

... touche à son terme, en mode majeur, avec Derrida Didi, montée en puissance et fièvre. «Adorable sans le trépas des miroirs, Elle se tient dans mon cercle...» De la géométrie signée à la transparence orfèvre, sous l'œil d'une figure morale magistrale, dans sa cellule le héros entend des voix, dont celle du dieu amoureux.

David Eugene Edwards s'inspire des Ecritures pour écrire ses oraisons rock. «La loi de Dieu en référence»

... tenant de l'impassion, quel est DIEU ne transpire pas. A la question du père... «Comment assumer-vous d'être américain, c'est-à-dire né du génocide indien et de l'esclavage au nom de Dieu ?» Il répond : «Tous les peuples, pees et noirs sont égaux en dignité. L'aveuglement est un malin...» «Prashnam malich svayam, Vishvam osh malich, quelle langue est-ce là ?» C'est une langue inventée à partir de toutes, indiennes, dialectes européens, scandinaves... Nul sens à la fin, c'est juste pour suggérer un tableau. «L'homme double, instable en tout», c'est vous ? Cela vient des Ecritures. J'en ai l'expérience récurrente.

Sa vie, ses groupes

David Eugene Edwards, né en 1968, a été élevé par un grand-père prédicateur luthérien au Colorado, adopté de la domination. Marié à 17 ans, il est fait comédien, passe divers RMC, Pavillon Steps, Blackflower, The Denver Gentlemen, avec son groupe counter punk, le Housepower. De 1992 à 2000, ce groupe incarnait Pascal Humbert et Jean-Yves Toia, du groupe français Passion Fédée, et travaillait avec Cohen, Cash, Bli, Birthday Party, The Bad Seeds... David Eugene Edwards prend son essor solo en 2000, avec l'album Derrida 2000. Grandeur The Bible en 2004, et Bhabha Maudit (deux versions) entre Paris, Maastricht, D.E.E. renouille à la production Robert Perle, qui croise le Housepower à la lapate et guitar et tient studio à Denver (Colorado). Plus Humbert, bassiste samantonné du même de Housepower.

Ce n'est pas drôle, à en juger par la litanie finale à l'enseigne de l'oiseau de malheur, Little Raven. Pasée, échappée de moulin à musique, au son d'une trompe tordue et d'un maillet tapant des clous de cercueil, un sabbat inorne marmonne (mormone ?). «Vous serez morts au ciel...»

D'où vient la compassion dont déborde Mosaic ? L'Esprit saint révèle, notre souffrance et nous inspire la condition. L'impressionner, tantôt mais plein de joie promise, de paix et d'espérance. D'où l'armure ? Encore une fois, tout cela sort des Ecritures, c'est l'amour divin, spirituel. Le son tend à rendre cette conception. Toutes vos chansons ne sont-elles pas des prières ? Elles contiennent des éléments de prière, mais au final ce ne sont que des chansons. Que signifie Mosaic ? Mais comme a trouvé ce titre. Et mes chansons y correspondent. Cet intitulé fait aussi référence à la loi divine.

Votre initiation musicale ?

Enfant, j'ai chanté à l'église. Ma mère était et reste une choriste idéale. J'ai appris de elle, je pense. Comme aussi de mon grand-père, chef de chœur. Une fiabilité, une Mosaic ? Little Raven. Mon fils Eli joue avec moi sur sa petite harpe. Comment choisissez vos refrains ? En dormant, au travail ? Texte d'abord... ? Paroles et musique viennent comme il se peut. Jamais volontairement. De la nostalgie la plupart du temps, je crois. De quoi vivez-vous ? De ma musique depuis 1995. Reconnaissant, et conscient qu'on compte sur moi. No help to me, mid salut ? Pas du tout. Dieu oculi dispersé la pièce, régime conformément à sa parfaite sainteté. Vos goûts musicaux ? Brian Eno avant tout. La musique médiévale. Steven Scaes de Sequent Stevens. Ojipe de Datsikien. Elinsuzende Neuchâton et scène au Colorado. Vos ancêtres européens ? La branche paternelle vient d'Irlande, pecheurs évangélistes chez les Indiens. Et du côté de ma mère, des Ecosais. Votre écriture favori ? C. McCarty, Martin Luther. Le lieu où vous vous sentez malles ? Airds, une fornaise, prête à s'embraser.

Recueil par BAYON



La Femme du qual François-Mitterrand, Paris, 2004. «J'avais l'impression qu'elle me livrait ses secrets», dit le photographe. Expo. A Nice, saisis au vol, surpris ou obtenus de bonne grâce, les trophées parisiens de François-Marie Banier en 146 portraits de rue.

Les têtes hors du Banier

Renoncier à succès (1), Banier a la réputation d'être montain, ça l'agace. «Je suis montain, c'est tout». La photographie est son battiment de cœur, chaque jour il prend au minimum 200 photos même contre «un deuil». Ses modèles se laissent saisir facilement, beaucoup ne s'en rendent pas, certains résistent puis finissent par tomber comme des mouches dans la boîte noire. Mais qui perd la tête, lui ou le photographe ? «Perdre la tête, c'est parquer. J'ai la Madefille. Surmoi, ce mouvement intérieur qui vous submerge quand on est toutier dans ce qu'on fait. Quand je regarde un individu que je vois photographier, j'ai mon monde disparaître et je suis pris par l'autre, j'ai une envie, j'ai la tête... Je veux attraper ce visage que je ne retrouverai jamais. Mes recherches d'humanité, Chagny. Il y a une vaste solitude dans les portraits de Banier, du désespoir. Des gens dorment sur le trottoir, fouillent les poubelles, hurlent leur chagrin comme des chiens... Je n'ai pas de rendre une expression, je suis au fond de l'âme, c'est moi qui...»



La Femme du qual François-Mitterrand, Paris, 2004. «J'avais l'impression qu'elle me livrait ses secrets», dit le photographe.

Expo. A Nice, saisis au vol, surpris ou obtenus de bonne grâce, les trophées parisiens de François-Marie Banier en 146 portraits de rue.

Isophie quotidienne. Même dans l'ère hyper-arrabé à la société, je vois le brin de fantaisie, sa grandeur et sa dignité. Ce qui compte, c'est l'intimité, que la personne photographiée ait au comble de ce qu'elle veut dire. Il n'y a jamais rien d'accidentel dans mes photographies. Au premier regard, il y a au moins de farfelus qu'il met à cric. Banier, en apparence vain, se remonte sur sa molybde, prêt à partir. Et puis, elle oublie et commence à se déhabiller pour s'offrir au soleil. «Elle avait un tel contentement, souligne Banier, j'étais subjugué. J'avais l'impression de voyager vers quelque chose de sacré. Quelle meurtre sur les lèvres, ce qui lui faisait-il de soi ?» S'il faut, dans cette galerie de portraits sensibles, s'en retirer qu'un seul, alors, sûr, ce serait l'enfant au ballon. Il est tout seul dans un parc, avec un fillet sur la tête qui lui donne l'air d'être prisonnier de ses rêves. Qu'est-ce qu'il s'imagine ? Banier : «J'ai j'allait quand j'ai vu, ne me demandez pas pourquoi j'ai pu vous avec la réponse.»

BRIGITE GILLES (1) Il vient de sortir le Femmes du miroir Pompe (Gallimard).